

Phoenix, le 17 décembre 1970

Cher Marcel,

Tu le vois: à peine arrivée, je me hâte de t'écrire. En fait, avec le décalage de deux heures, il se trouve huit heures, ce matin. Je suis arrivée assez tard, avec plusieurs heures de retard. Le voyage par avion me paraît s'être détérioré horriblement, en dépit de l'augmentation des tarifs. À Montréal — mais cela, ce n'est pas la faute de la compagnie Air Canada, qui reste d'ailleurs la meilleure à mon avis —, fouille des bagages à main et fouille des poches et vêtements au moyen d'une sorte de radar. Cela a occasionné un retard d'une grosse demi-heure. Ensuite, sur le parcours Montréal-Chicago express par B.O.A.C., la place est plus restreinte que je [ne] l'ai jamais vu nulle part et le repas exécrable. La dernière partie du voyage par American Airlines n'est guère mieux. Il y a plus de place mais le service est d'une lenteur à désespérer les plus patients. Cependant, ce matin, je m'éveille au soleil, je vois dans la courette derrière mon appartement des pins du Sud, à aiguilles un peu rugueuses: je vois que ce sont les mêmes qu'on appelle aussi en Floride les pins d'Australie, ou cassuarinas, dont j'ai fait mention dans «L'Arbre». Il y a aussi trois ou quatre orangers, chargés de fruits, dont plusieurs traînent par terre comme nos pommes de notre petit pommier sauvage à Petite-Rivière. Ce matin, je ferai un petit marché. Je suis bien installée: ce sera confortable. Léontine et Fernand sont tout à côté de moi. Évidemment, je n'ai encore rien vu de la ville ou même de mon voisinage. Je commence ma journée par cette lettre. Pour te rassurer sur moi. Et aussi pour tâcher de te rassurer. Il ne faut pas, Marcel, te tourmenter davantage pour cette maudite histoire de S[ain]t-Michel. Si de travailler dans cette atmosphère t'est trop pénible, je crois qu'il vaut infiniment mieux lâcher², avant que ton système nerveux soit irréparablement usé. Nous pourrions même, si tu y consens, tout lâcher dès ce printemps, passer un été entier encore à Petite-Rivière tout en cherchant une petite maison dans un village où nous pourrions vivre à peu de frais. Finalement, c'est peut-être au Québec que nous serions le moins dépaysés, qu'en penses-tu? Nous pourrions chercher à S[ain]t-Michel-de-Bellechasse ou à Beaumont. Il faudrait avoir une maison pas trop coûteuse d'entretien, taxes pas trop élevées, pas trop coûteuse à chauffer, avec un bout de terrain où tu ferais un jardin potager. Il me semble que nous pourrions, en coupant au plus possible nos dépenses, n'ayant qu'un train de logis à soutenir, arriver à vivre avec nos revenus combinés. Toutes nos si fortes dépenses éliminées, nous y parviendrions, j'en suis à peu près sûre. Et tu trouverais bien de quoi t'intéresser, t'occuper. Autrement, usant sans merci ton système nerveux comme je te vois le faire depuis quelques années, j'ai peur, je t'avoue, que ce soit trop tard si nous attendons encore, comme tu le dis, deux autres années. Surtout qu'il est loin d'être sûr que tu pourras continuer à mettre passablement d'argent de côté durant ces années à venir, tes dépenses augmentant, le revenu diminuant presque sûrement. Alors est-ce que ça vaut la peine de s'esquinter pour rien de bon, au fond. Nous avons jusqu'à la fin de janvier pour le renouvellement du bail. D'ici là, il faudrait se préparer à une décision. Et, s'il nous arrivait de renouveler le bail, j'imagine que ce serait sage, ne crois-tu pas,

© Fonds Gabrielle Roy

Il est interdit de reproduire ce texte sans l'accord écrit de Fonds Gabrielle Roy

de [ne] le renouveler que pour un an, surtout si l'augmentation est importante. Je regrette de t'écrire sur ce sujet dès mon arrivée, mais je suis tracassée, inquiète de ta nervosité, et je voudrais tellement te voir moins harcelé. Promets-moi au moins de te limiter le plus possible dès maintenant dans le tabac et aussi l'alcool, de tâcher plutôt, pour calmer tes nerfs, d'aller faire des promenades à pied au grand air.

Demain, je te décrirai un peu les lieux. C'est tout autre chose évidemment que la Floride, sauf pour les arbres qui se ressemblent assez.

Dis-moi que tu fais tout ton possible pour ménager tes nerfs. Je vais prier Dédette sans arrêt qu'elle t'aide à voir clair, à renoncer à quoi il faut renoncer, s'il y a lieu, et en toutes choses à te soutenir. Écris-moi au plus rapide, ne serait-ce que deux mots. Je t'embrasse avec une grande tendresse.

Gabrielle